

GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD

L'AUTRE RIVE

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Ce projet a bénéficié d'un soutien de la Région Normandie,
de la Drac et du Centre national du livre
au titre du FADEL Normandie.



© Éditions Grasset & Fasquelle, 2007.
© Zulma, 2017, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *L'Autre Rive*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Lauréat du Prix Renaudot en 1982 pour *la Faculté des songes* et du Goncourt de la Nouvelle en 2005 pour *Singe savant tabassé par deux clowns*, Georges-Olivier Châteaureynaud fouille et exhume l'inattendu en toute chose comme un magicien dans un cabinet de curiosités. D'où cette écriture d'une puissance parfois lunaire qu'Edgar Allan Poe n'eût pas désavouée. *L'Autre Rive* a été couronné par le Grand Prix de l'Imaginaire.

« Georges-Olivier Châteaureynaud a réussi son chef-d'œuvre : une imagination débordante, une cascade de rebondissements, d'intrigues qui s'entremêlent, un humour en permanence décalé, une éblouissante maîtrise de la langue, une véritable jouissance à bâtir une fiction d'autant plus crédible qu'elle prend les apparences d'une parabole sur notre condition, sur notre monde et ses travers. »

JEAN-CLAUDE PERRIER, *Le Figaro*



Du même auteur chez Zulma

LE JARDIN DANS L'ÎLE
SINGE SAVANT TABASSÉ PAR DEUX CLOWNS

*Là est la limite et – ce point est certain –
où s'arrête ce qui existe.*

TACITE

*Il est un point sur lequel je dirai la vérité,
c'est que je raconte des mensonges. Ainsi je
pense pouvoir éviter que mes lecteurs ne me
condamnent, si j'avoue moi-même que je ne
dis pas la vérité. J'écris donc sur des choses
que je n'ai jamais vues et que personne ne
m'a racontées, des choses qui n'existent pas
du tout et qui ne sauraient commencer
d'exister. Aussi mes lecteurs doivent-ils ne leur
ajouter aucune créance.*

LUCIEN DE SAMOSATE

Vitrier !

JEAN COCTEAU

Le temps absout toutes les vanités. À l'époque de sa splendeur, la villa Jacaranda avait dû paraître bien prétentieuse, avec ses clochetons, ses fenêtres en ogive, et ce mini-donjon crénelé dont Benoît avait honte, à présent, après s'en être enorgueilli enfant. Cependant, à des yeux étrangers, la bâtisse hier risible n'était plus qu'attendrissante. Sa vulgarité était tombée en écailles avec la peinture des boiseries extérieures, en plaques avec l'enduit qui maquillait en pierres de taille les parpaings du prétendu donjon. Benoît avait grandi entre ces murs, mais très tôt, dès l'âge de raison, il avait eu le sentiment que ce n'était pas une vraie maison, encore moins une maison de rêve : juste un rêve de maison. Le rêve de *demeure* d'un parvenu, le manoir bas de gamme d'un petit-bourgeois gentilhomme.

Le portrait en pied du bâtisseur ornait le salon écarlate, qualifié de grand salon dans les conversations courantes. Il y en avait en principe deux autres, le petit salon mauve et le petit salon bouton-d'or. Aux origines, le premier avait servi d'ouvroir à Madame, et le second de fumoir à Monsieur. Le salon mauve faisait à présent office de vulgaire débarras. Quant au salon bouton-d'or, l'actuelle maîtresse des lieux lui avait réservé un usage moins banal... Dans le grand salon tendu d'un reps soie et coton écarlate, empoussiéré et passé, il était loisible aux visiteurs d'admirer

dans sa gloire le fondateur d'une dynastie bientôt tournée court. Il avait le cheveu couleur de houille grasse et le teint olivâtre comme tous les Jacaranda dont les images, en photo ou en peinture, étaient accrochées aux murs de la villa. Originaire de Lima, il avait fait fortune aux beaux jours du guano. Benoît avait souvent contemplé son effigie aux lèvres lippues et aux yeux globuleux éclairés d'une lueur de triomphe sans doute motivée par une hausse du cours de la fiente d'oiseau. Vêtu d'un pantalon pied-de-coq, d'un gilet et d'une redingote noirs, caressant d'une main potelée un gros livre posé sur une sellette de sculpteur, deux doigts de l'autre main glissés dans le gousset du gilet, l'homme respirait l'estime de soi et la paix de l'âme. Benoît ne pouvait le contempler sans se féliciter de n'être pas de son sang, de ne lui ressembler en rien. Il n'était pas un Jacaranda, et de cette chance il rendait grâce au ciel. Non sans remords, car pour l'amour de sa mère adoptive, Louise Jacaranda, il se reprochait la répulsion que lui inspirait l'origine excrémentielle de la fortune familiale – d'ailleurs à présent dissipée. Ce sentiment de culpabilité n'était pourtant qu'un inconfort supplémentaire, peut-être le plus bénin de tous, puisqu'il payait le soulagement de n'être pas l'arrière-petit-fils du Péruvien malodorant. Chaque fois qu'il passait sous son portrait, Benoît reniflait d'une narine prudente. Bien entendu le portrait ne sentait rien, sinon la vieille peinture et la poussière sous laquelle Louise laissait s'ensevelir toute chose. Il y avait eu des bonnes, jadis, pour s'occuper du ménage. Benoît enfant avait connu la dernière. Louise l'avait congédiée par manque d'argent. Le magot du grand-père au guano était épuisé. D'autre part, les bizarreries et surtout les ongles noirs de Louise, point rédhibitoire chez une chirurgienne,

avaient fini par lasser le directeur de l'hôpital d'Écorcheville. Elle avait un temps conservé une clientèle privée, composée pour l'essentiel de jeunes femmes en difficulté. Puis la libéralisation de l'avortement l'avait encore repoussée d'une case sur le jeu de l'oie social. De faiseuse d'anges elle était devenue embaumeuse et taxidermiste, branches dans lesquelles l'activité n'est guère soutenue. Elle travaillait désormais à façon, naturalisant à la demande toute dépouille d'animal ou d'être humain. Elle empaillait chiens et chats de compagnie, par-ci par-là un sanglier, un renard, un faisan, un tétras qu'un chasseur estimait digne de mémoire, parfois aussi les créatures beaucoup moins ordinaires que lui apportaient les employés de la brigade des berges ou ceux des services sanitaires. D'aventure, comme aujourd'hui, c'était sur un être humain qu'elle exerçait son talent incontestable. N'avait-elle pas, dix-sept ans auparavant, embaumé de ses mains son propre enfant mort en bas âge ? Et l'on ne pouvait nier qu'il fût encore bonne figure, après tant d'années, sous la châsse vitrée où elle le conservait, sur la crédence d'acajou du grand salon écarlate, dans sa grenouillère brodée, avec ses yeux d'un bleu incongru chez un descendant du Péruvien. Elle les avait commandés à Leonello Guardicci, le verrier d'art. Nul, hormis elle, ne pouvait se vanter de savoir à quoi ressemblait le père de l'enfant. Cherchant dans sa mémoire l'exacte couleur des yeux de l'étranger de passage qui l'avait séduite et engrossée, elle avait hésité longtemps devant un nuancier. Une épaisse couche de poussière recouvrait à présent la châsse comme tout le reste. Benoît devait l'essuyer du bout des doigts, pour ouvrir dans le toit de la petite maison de verre une étroite lucarne par laquelle il dévisageait celui que Louise affectait d'appeler « ton

frère ». L'idée d'avoir vraiment pour frère cet angelot naturalisé horrifiait Benoît. Il lui fallait, chaque fois que Louise parlait ainsi, se répéter qu'il n'en était rien, puisqu'elle n'était pas sa mère. Il n'avait rien à voir avec les hôtes du grand salon rouge, qu'il s'agit de l'aïeul liménien ou du mômnard momifié. Il ne tenait aux Jacaranda que par des liens juridiques. Louise l'avait adopté, élevé, nourri et même choyé, à sa manière. Pourtant, plus que son fils, il se considérait comme une de ses *relations* – la plus proche, certes ! Elle en avait peu d'autres, à part les Vieilles Toupies... Après la mort de son enfant et sa dégringolade sociale, elle s'était insensiblement coupée du monde, et presque de l'humanité. Beaucoup l'estimaient folle. Benoît ne croyait pas qu'elle le fût vraiment. En tout cas il y avait du pour et du contre. Louise s'était organisée pour durer, pour survivre à la perte de l'angelot au prix d'un bricolage mental périlleux, dont l'adoption de Benoît constituait un des éléments. Malgré son jeune âge, il comprenait cela d'instinct. Ils n'en avaient jamais parlé. Louise parlait peu. C'était cela aussi qui la retranchait de tout. Même avec les Vieilles Toupies, la plupart du temps elle se contentait de les écouter en hochant la tête ou en émettant de petits claquements de langue approbateurs, de discrètes interjections, des *ça*, des *ben tiens*, des *tu penses !* La conversation n'en souffrait guère, ses amies étant aussi bavardes l'une que l'autre, Lenya Orbison avec ses souvenirs de tournages et Cindy Christie avec ses histoires de coucheries.

Il n'y avait pas d'homme dans la vie de Louise. Benoît s'étonnait déjà qu'il ait pu y en avoir un jadis. Louise n'était pas belle. Un pruneau. Trapue-lippue, avec une incisive mal plantée en haut, qui faisait rebiquer la lèvre supérieure. L'œil batracien. Une

Jacaranda, quoi ! Si peu féminine. Si négligée : ces ongles, mon Dieu ! Mais enfin, il avait bien fallu qu'un homme s'intéressât un instant à elle pour que l'angelot pût naître et qu'elle le perdît. L'identité du père était un secret enfoui dans la mémoire de Louise, c'est-à-dire au fond d'un abîme dont en principe rien ne remontait jamais. C'était tout juste si elle avait informé Benoît du nom de sa mère naturelle. Encore avait-il dû la tanner. « Qu'est-ce que ça peut bien te faire, se défendait-elle, puisque tu m'as ? » Enfin, un jour, excédée par son insistance, elle avait lâché le morceau. « Lola Balbo ! Oui, Lola Balbo, la tragédienne, c'est elle, ta mère. Tu es content maintenant ? De le savoir, ça va te faire une belle jambe ! » Quel âge avait-il, quand il avait enfin appris ça ? Douze ans, treize ans, par là... Plus jeune il n'aurait pas su qui était Lola Balbo. Les enfants ne lisent pas les journaux, ils vivent sur une planète qui ne va pas plus loin que le bout de la rue. Lola était célèbre. Si célèbre qu'il n'y avait pas cru tout d'abord. Lola Balbo, sa mère ! C'était comme d'apprendre qu'on était le fils de Sarah Bernhardt. Sûrement, Louise s'était fichue de lui. Mais il eut beau recommencer à la harceler, elle n'en démordit pas. « C'est elle ta mère, je te dis ! Et d'abord tu lui ressembles, on ne peut pas s'y tromper. Attends que je retrouve ce magazine de l'autre semaine qui parlait d'elle, avec plein de photos... » Elle n'arrivait pas à mettre la main dessus. Il cherchait avec elle, il s'énervait, au bord des larmes à présent, il retournait tout. Louise était le désordre incarné, la maison un capharnaüm. Cette interview, ces photos devenaient plus importantes que n'importe quoi au monde. Rien à faire. Le magazine demeurerait introuvable. Il avait dû servir à envelopper des fanes de légumes ou les viscères de la dernière bestiole empail-

lée, il avait filé aux ordures. Du coup Louise aussi s'énervait, ce qui se traduisait par une inhabituelle volubilité. « Tu me crois pas ? Et pourquoi je te mentirais ? Tu es son fils, voilà tout. Qu'est-ce que ça a d'étonnant ? Ça n'est pas un exploit, ni une faute, d'être le fils de qui que ce soit : on n'y est pour rien ! » Benoît la suivait à travers le chaos qu'elle avait instauré autour d'elle, autour d'eux, soulevant ceci ou cela, des fois que le magazine se fût trouvé en dessous, mettant obstinément sa parole en doute, exigeant une preuve. Elle se frappa le front. Une preuve ? La preuve ? Bien sûr, tout de suite ! L'acte officiel, rien de moins ! Signé, authentifié par un cachet de l'état civil, indubitable, irréfutable. Il lui foutrait peut-être enfin la paix, après ça ? Restait à retrouver l'acte ; ça prit encore du temps. Quand, enfin tombée sur le bon tiroir, elle eut exhumé le document d'un fouillis de chapelets d'ivoire ou de corozo, d'articles d'hygiène jamais utilisés et de rallonges électriques à l'ancienne, bakélite et cordon gainé de tissu, elle se retourna vers Benoît et le lui mit sous le nez. « Là ! Regarde ! Lis, lis donc ! » Mais comme il ne savait où chercher la mention décisive, ce fut elle qui la lut à haute voix : « ... *Je, soussignée Louise Jacaranda, déclare adopter l'enfant Benoît Brisé, fils de Soizic Brisé, née Soizic Esteral, dite Lola Balbo...* Là ! Tu me crois, maintenant ? Ta mère naturelle n'avait pas encore divorcé d'Antoine Brisé, le beau balayeur municipal qui t'a donné son nom ; ça n'a pas traîné, de toute façon... »

Lola les avait plaqués le même jour, Benoît et Antoine. Le divorce avait été prononcé plus tard. Elle était encore inconnue, mais elle avait déjà trouvé son nom de scène, et on lui avait proposé de partir en tournée. C'était une ambitieuse. Pour saisir la chance

aux cheveux, elle avait tout envoyé balader, le fils, le mari, hop, par-dessus bord les poids morts, laissez-moi vivre ! Elle se voyait un destin. Ces gens-là sont terribles, ceux qui croient en avoir un. Ils sont prêts à tout sacrifier pour lui obéir. Elle ne s'était pas trompée, il y avait bien une étoile qui brillait là-haut pour elle, la preuve, sa carrière, la gloire, ses photos partout, les admirateurs, les amants, l'argent, les toilettes, les limousines, les grands hôtels, les fleurs, les parfums, les bijoux... Elle ne devait rien regretter, même pas son balayeur qui était beau comme un dieu. Elle l'avait épousé sur un coup de tête. N'importe quelle femme en aurait fait autant. Antoine Brisé, quand elles le croisaient dans sa combinaison bleue à bandes jaune fluo, en train de pousser les feuilles mortes avec son balai pneumatique, elles en avaient la chair de poule tellement il était beau. C'était étrange, qu'il y eût sur terre des gens beaux comme ça, c'était à se demander ce que ça signifiait... Franchement, Lola était moins belle que lui. Elle avait autre chose, bien sûr, son talent se lisait sur sa figure. Tandis que sur sa figure à lui, on ne lisait que sa beauté, et rien d'autre. *Rien !* Heureusement qu'on ne l'avait pas attendu pour inventer le balai de crin, on ramasserait encore la poussière avec les doigts.

Louise s'était tue, étonnée d'avoir parlé aussi longtemps et avec autant de véhémence. Elle reprit, radoucie : « Pour ton père, ton vrai père, je ne sais pas. Personne ne sait, même pas Lola, si ça se trouve. Il est peut-être célèbre, lui aussi ? Imagine : un grand sportif, un homme politique, un savant... Avec ses chromosomes à elle et ses chromosomes à lui réunis, ça te ferait une hérédité prometteuse, peut-être même que tu aurais un destin ! Allons, va jouer, à présent, j'ai du travail. »

Ce jour-là, elle avait un cygne à traiter. Commande de la mairie ; c'était le grand cygne mâle de la pièce d'eau de l'hôtel de ville. Le maire, Superbe Propinquor, aimait à se détendre en lui jetant des morceaux de pain au lait qu'il n'achetait que dans ce but. Quand l'oiseau avait été trouvé mort un matin, il avait ordonné qu'il fût naturalisé. Louise avait abandonné l'animal sur la paille du laboratoire pour chercher l'article introuvable et l'acte d'adoption. C'était son premier cygne, et il lui donnait du souci. Ce plumage qu'il fallait garder immaculé, ce long cou qu'elle allait devoir armer, pour lui rendre son dessin harmonieux...

— Mais Brisé, insista Benoît, le balayeur, mon beau-père, quoi, le mari de ma mère, il sait peut-être ?

— Mon pauvre, il a quitté Écorcheville il y a longtemps. Après leur divorce, il s'est mis à boire. Il titubait en chassant les feuilles avec son appareil, il n'arrivait plus à les entasser proprement, au contraire il les éparpillait, ça tournait au gag, de loin on aurait dit qu'elles faisaient exprès de lui échapper. Elles s'égaillaient comme un petit troupeau indocile, et lui il s'énervait, il les insultait. En voyant ça, les gens s'arrêtaient pour rigoler. On a fini par le renvoyer. Il a traîné encore un temps en ville, et puis il a disparu. Mais laisse-moi tranquille, j'ai mon cygne à finir.

Le maire avait été satisfait du travail de Louise. Le cygne trônait dans son bureau, sous une spacieuse cloche de verre. Depuis lors, chaque fois qu'il avait besoin d'un taxidermiste, à titre officiel ou privé, Superbe Propinquor recourait à Louise. Il l'avait ainsi chargée de traiter le girafon du jardin zoologique mort d'un refroidissement et le vieil âne du mail, le chéri des petits enfants d'Écorcheville, quand il avait rendu son âme tendre. Il lui avait également donné

à empailler diverses pièces de gibier à poil et à fourrure, et aussi Pinpin, le lapin blanc de sa petite-fille Bételgeuse, que sa sœur jumelle Alcyone avait étranglé par pure méchanceté. Deux jours plus tard Bételgeuse avait vengé Pinpin en lançant Dodo, la tortue d'Alcyone, depuis un balcon du palais Propinquer. La bête avait éclaté en touchant le sol. Là, avec la meilleure volonté du monde, Louise n'aurait rien pu faire. Flattée de la confiance que lui marquait ce grand personnage, mais aussi consciente que les travaux effectués pour le compte du maire constituaient une part non négligeable de son chiffre d'affaires, Louise s'en acquittait toujours avec le plus grand zèle. Elle en fut récompensée quand, cinq ans après l'épisode du cygne, l'édile lui confia le soin d'embaumer son propre frère, Aimé Propinquer.

II

Louise avait réceptionné le corps la veille. Elle s'attaquait tout juste à sa tâche à l'instant où Benoît, encore à moitié endormi, la rejoignit dans la pièce qu'elle appelait son laboratoire, et qui n'était autre que le ci-devant salon bouton-d'or. Il y avait, près de l'entrée, une petite table sur laquelle il aimait poser son plateau et prendre son petit déjeuner, moins pour jouir de la conversation de Louise que pour le simple plaisir d'être près d'elle, de la regarder, absorbée et somme toute heureuse, s'activer sur le patient du moment. Par une remontée d'humeur carabin, c'est ainsi qu'elle désignait les dépouilles qu'on lui livrait. Quelle sorte de chirurgien avait-elle été naguère ? Brillante technicienne, se plaisait à penser Benoît à la vue des animaux par elle empaillés, qui avaient l'air plus

vivants que nature... et désastreuse hygiéniste, ajoutait-il en regardant ses mains. Il ne savait rien de très précis sur le renvoi de Louise de l'hôpital, sinon que leur malpropreté en avait été le prétexte. Y avait-il eu mort d'hommes, de femmes, d'enfants peut-être ? Avait-elle distraitemment ensemencé de germes fatals les brèches qu'elle ouvrait dans les corps ? Mystère. Un de plus, songeait-il. Il lui semblait avancer depuis sa naissance dans un brouillard de secrets. C'est bien simple, autour de lui tout ou presque était secret ! Longtemps secrète, l'identité de sa mère naturelle, et toujours secrète celle de son père... La liste ne s'arrêtait pas là. Mystérieuse en partie, l'ascendance de Lola Balbo, née Esteral, ce qui n'était pas rien, mais de père inconnu elle aussi. On hésitait à voir en elle soit une Bussettin du côté de la cuisse, soit une bâtarde Propinquor. Dans ce dernier cas, Benoît lui-même aurait eu dans les veines du sang Propinquor – autant dire du sang royal, tant cette famille illustre régnait sur la cité à travers la personne de son chef, le bien prénommé Superbe, première fortune et premier magistrat d'Écorcheville ! L'une et l'autre hypothèse touchant à la filiation de Lola Balbo auraient également expliqué la soudaineté de sa réussite et la longévité de sa carrière. La petite théâtreuse de vingt ans, encombrée d'un époux balayeur et d'un lardon contre-productif, s'était bien vite envolée vers la gloire. Quel que fût son talent, selon certains il devait y avoir du piston là-dedans. De plus riches et de plus influents que les Esteral, on ne connaissait que les Bussettin et les Propinquor. Aucun des trois clans n'aurait laissé un des siens, même de la main gauche, végéter longtemps dans des emplois obscurs, à la scène comme à la ville. L'hiver dernier, Bella, la mère de Cambouis Bussettin, une évaporée qui jouait

à l'antiquaire, avait failli aller en prison à force d'exposer dans son magasin des objets et des meubles de provenance douteuse. C'était Bogue, le parrain de Benoît, qui les lui procurait. Bella était née Mordor. Par une jolie coïncidence, des séances d'UV bihebdomadaires lui conféraient une peau mordorée des plus appétissantes... Le réseau Bussettin avait donné à plein pour lui venir en aide, bien qu'elle ne fût qu'une pièce rapportée. Bogue était pour l'heure sous les verrous, tandis qu'elle, à bon droit soupçonnée de complicité de recel, flânait en paix dans sa boutique. Et son mari, Erwin ? Nul ne croyait, même pas lui, qu'il dût sa situation à ses capacités. Mais c'était un Bussettin, branche cadette, néanmoins sacré. On lui avait déniché un bureau directorial chez Roublard et Captieux, banque d'affaires contrôlée en sous-main par le patriarche Honoré Bussettin. Le sous-directeur s'appuyait tout le travail, lui laissant le soin de prononcer les petits discours à l'occasion des Noëls des enfants du personnel et de porter les toasts lors des départs en retraite. Benoît tenait tout cela de Cambouis lui-même. Cambouis, alias Alexandre ou Sacha Bussettin, était à la fois le membre le plus jeune et le plus brillant de la petite bande d'amis de Benoît. C'était à se demander comment des buses comme Erwin et Bella avaient pu enfanter ce phénix. Cependant il ressemblait trait pour trait à Erwin, à cela près qu'on aurait en vain cherché dans les yeux du père la flamme d'intelligence qui brillait dans ceux du fils. À quinze ans, Cambouis professait à l'égard de ses parents un mépris navré. Il ne parlait jamais d'eux autrement qu'en les appelant « mon con-de-père » et « ma conne-de-mère ». Quiconque les connaissait tant soit peu souscrivait à ce jugement. Ils fleuraient la bêtise comme d'autres l'eau de Cologne en sortant de

la salle de bains.

La vue du long corps blanc de vieillard qui reposait sur la table d'opération ce matin-là confirma le sentiment dont Benoît ne pouvait se défaire : le secret était la matière même dont se constituait Écorcheville. Les pierres, les briques, les tuiles et les plaques d'ardoise, les boiseries, le fer forgé des grilles qui gardaient les hôtels particuliers, le cuivre des plaques scellées à l'entrée des beaux immeubles, mais aussi le béton lépreux, les rampes d'escalier et les rambardes de balcons en ferraille rouillée des zones suburbaines, tout n'était en réalité qu'une concentration, une concrétion de secrets vieillis et durcis. Le transi avait nom Aimé Propinquor, et si l'un des racontars les plus souvent colportés à propos de la Balbo était vrai, Benoît avait sous les yeux le cadavre de son propre grand-père maternel.

L'adolescent posa le plateau supportant son verre de café-chicorée et ses gâteaux secs sur la table ad hoc, et s'avança dans la pièce pour la tournée des baisers. Sa mère adoptive n'était pas seule. En dépit de l'heure, les Vieilles Toupies l'avaient déjà rejointe pour une de ces matinées de potins qui éclairaient leur existence. Benoît avait l'impression de les avoir toujours connues. Elles n'avaient pourtant dû entrer dans la vie de Louise, et donc dans la sienne, qu'une décennie plus tôt. Auparavant, Tatie Cindy vivait ses ultimes années de noce, brûlant de ses derniers feux dans les mauvais lieux d'Écorcheville, dont elle avait été la reine. De son vrai nom Ginette Morcif, Cindy Christie n'avait plus l'air que d'une gentille mémé-bonbons replète et souriante, mais elle avait longtemps fait claquer le fouet du plaisir sur l'échine de ses concitoyens, et aussi, chuchotait-on, de quelques-unes de ses concitoyennes. Sur les turpitudes des uns et des

autres, elle se flattait d'en savoir long. Elle parlait quelquefois d'écrire ses mémoires. Elle allait tout déballer, tout faire sauter. Écorcheville n'avait pas volé son nom. « Pour savoir ce que c'est que les hommes, et ce que c'est que cette ville, il faut aller tout au fond des bas-fonds... Vous ne supporteriez même pas d'entendre ce que j'ai vu ! » lançait-elle à ses comères. Celles-ci, qui avaient exploré chacune à sa façon d'autres abîmes, l'écoutaient avec placidité. Louise hochait doucement la tête en murmurant : « Eh oui, pour sûr ! » Tata Lenya fermait un instant ses yeux d'un bleu si pur que Benoît n'avait jamais pu les contempler sans en être décontenancé, sans se sentir tout à coup malpropre et poisseux. Était-ce le contraste entre ces yeux de petite fille et le visage ravagé dans lequel ils étaient comme incrustés, qui produisait cet effet ? Benoît n'avait vu de Lenya Orbison jeune que des photos ; on ne projetait plus ses films. De l'aveu même de l'intéressée, ils n'étaient plus regardables. Elle ne s'en souciait guère. « La péronnelle aux joues lisses qui joue dans mes films, ce n'est plus moi, disait-elle. C'était avant, vous comprenez ? Avant... » *Avant l'éclair*, avait expliqué Louise à Benoît. Lenya avait été foudroyée, un soir d'orage, pendant une randonnée en montagne. Gravement commotionnée, des brûlures au visage et sur le corps, des mois d'hôpital, la morphine, la carrière foutue, la jeune première devenue vieille sorcière, la dépression nerveuse inévitable... Elle avait survécu, elle était juste un peu folle. Les jours d'orage, elle faisait exprès de sortir, elle allait marcher sous la pluie, ou bien elle se postait délibérément sous un arbre isolé, non pour s'abriter, mais au contraire parce qu'elle avait toujours entendu proclamer que rien n'était plus dangereux. Elle voulait que l'éclair la

reprenne, pour de bon cette fois. Elle ne disait pas ça par dégoût de sa vie, qui n'était pas trop désagréable à présent que le temps des opérations à répétition et des souffrances était révolu. C'était autre chose : elle parlait de l'éclair comme d'un amant, de la foudre comme d'un grand bonheur qui s'était abattu sur elle. Quand elle racontait ça, sa voix tremblait, ses yeux si bleus s'écarquillaient, elle se tordait les mains. Elle avait vraiment l'air d'une piquée, dans ces instants-là. Louise, à la dérobée, adressait des petits signes à Benoît. Elle se frappait la tempe de l'index, elle lui faisait les gros yeux, comme quoi il ne fallait pas croire Lenya, et surtout ne pas l'imiter, ne pas aller défier l'éclair, attirer la foudre sur soi.

Telles étaient les amies de Louise. À Benoît, elles servaient de famille. Il les nommait en lui-même les Vieilles Toupies, et quand il s'adressait à elles il les appelait Tatie Cindy, Tata Lenya. À présent qu'il était grand, bien sûr, leur sollicitude l'agaçait. Comme Louise, elles étaient à la fois rassurantes et inquiétantes. Louise avec sa légende et ses ongles noirs, ses instruments effrayants et les relents de formol et de crasse mêlés qui flottaient autour d'elle, Cindy avec son parfum de cocotte, ses baisers enveloppants et ses confidences d'une obscénité stupéfiante, Lenya qui sentait la lavande dont ses yeux avaient la couleur, à croire que c'étaient eux qui l'exhalaient, avec sa peau livide, tendue sur les os de son visage comme un masque trop étroitement ajusté... Quelles drôles de fées elles faisaient, quelle bizarre triade tutélaire elles formaient !

Cindy lui ébouriffa les cheveux d'une main tavelée. Il rentra la tête dans les épaules. Cependant il n'était pas question de se soustraire aux démonstrations d'affection qu'elle accompagnait volontiers de

considérations embarrassantes. « Bonjour, mon Benoît ! Il a bien dormi, mon Benoît ? Oh, il a des petits yeux ce matin... Tu n'as pas trop tiré sur l'élastique, au moins ? Ce n'est pas que ça rende sourd... Mon Dieu, qu'est-ce que les médecins ont pu raconter comme bêtises ! On ne voit pas pourquoi ça rendrait sourd, hein ? Les oreilles n'ont rien à voir là-dedans. Non, ne t'inquiète pas pour ça... Je dis : ne t'inquiète pas ! » hurla-t-elle tout à coup en plaçant ses mains en porte-voix. Puis, enchantée de sa plaisanterie, elle éclata d'un rire haut perché, attira l'adolescent contre sa poitrine considérable et promena des lèvres humides sur son front et ses joues. Il émergea de ses bras à demi suffoqué par le patchouli dont elle s'aspergeait. Après cette étreinte presque cannibale, le baiser léger de Tata Lenya lui fut comme un baume réparateur. Cindy par gourmandise et Lenya parce qu'elle était consciente du peu d'attrait de sa peau rechapée, les deux femmes l'embrassaient plus qu'elles ne le laissaient les embrasser. Louise, pour sa part, attendait une réciprocité complète. Elle lui tendait l'une après l'autre ses joues brunes aux rides comme surpiquées de crasse. Quand, du bout des lèvres, il avait déposé sur chacune un baiser, elle l'embrassait deux fois à son tour. À l'inverse de ceux de Benoît, toujours un peu rechignés à cause du formol et du reste, les baisers de Louise étaient généreux. Ce n'étaient pas des baisers distraits, mais des baisers voulus, pensés. Ce jour-là elle les lui donna un peu de côté, pour ne pas le tacher parce que son tablier était souillé et qu'elle tenait à la main un crochet d'embaumeur à l'extrémité duquel pendouillait un fragment de matière cervicale qu'elle venait d'extraire du crâne d'Aimé Propinquor par une incision à la nuque. « Si tu n'as pas classe aujourd'hui

tu peux rester, lui dit-elle quand le rite matinal fut accompli. C'est le moment ou jamais d'apprendre l'anatomie... » Il avait classe en principe ce jour-là, mais il ne mettait plus guère les pieds au lycée. Louise le saurait bien assez tôt. Elle s'en serait rendu compte d'elle-même, si elle avait pris garde au temps qu'il passait dans la serre-atelier avec Cambouis et Onagre, ou tout seul dans la cave à jouer sa musique. Elle n'avait rien remarqué ; elle vivait dans un rêve, ou peut-être dans un cauchemar. Quand elle avait un patient à traiter, une dépouille à sauver de la corruption, elle s'affairait tout au long du jour sans penser à rien d'autre. Sinon elle s'enfermait dans sa chambre, où Benoît n'avait jamais pénétré. Elle n'en sortait qu'à de longs intervalles, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, pour grappiller quelque chose à la cuisine. Les Vieilles Toupies leur faisaient des courses. Louise demandait parfois à Benoît s'il avait eu des notes. S'il en avait eu et s'il s'en souvenait, il les donnait en omettant les mauvaises, sinon il inventait en se contentant d'une moyenne prudente. En réalité il ne fichait rien, ne rendait plus les devoirs et séchait les compositions depuis des mois. « Je n'ai pas classe, répondit-il. Onagre et Cambouis vont passer. La voiture est prête, on ira faire un tour... » Elle eut une moue déçue. Elle aurait aimé qu'il assistât à l'embaumement, mais elle n'avait aucune chance de le retenir si une virée était programmée. Pourtant elle aurait été fière de lui montrer de bout en bout comment elle procédait. C'était un spectacle parfois éprouvant, mais à dix-sept ans il pouvait tout voir. Elle oubliait qu'au fil du temps d'autres cadavres humains étaient passés sur la table de fer où reposait aujourd'hui Aimé Propinquor, et qu'elle ne s'était guère souciée de lui en épargner la vue. À plusieurs

reprises, petit enfant ou garçonnet, poussant la porte du laboratoire, il était tombé sur un gisant dont l'abdomen ouvert embaumait encore le vin de palme dont Louise l'avait lavé après en avoir retiré les viscères. Chaque fois que possible, elle traitait les corps humains par la méthode égyptienne. Celle-ci était lente. Suivant les prescriptions d'Hérodote, il convenait après l'avoir vidé de laisser le corps sécher quarante jours sur un lit de natron sec avant de substituer à sa bourre provisoire une sciure mêlée de la même substance. Alors seulement, Louise bouchait à la cire les narines, l'anus et l'incision abdominale, avant d'enduire le gisant de résine et de l'emmailleter enfin de bandelettes. Encore fallait-il que ce type d'embaumement convînt au client. C'était rare. On préférait aujourd'hui des procédés plus modernes, aboutissant à des résultats moins typés, plus faciles à exposer.

— Tu es sûr que tu ne veux pas regarder ? insista Louise. Cela t'aiderait peut-être pour une prochaine composition de sciences naturelles ou d'histoire ancienne...

— Allons, chérie, pourquoi veux-tu qu'il s'intéresse à l'anatomie d'un vieux bonhomme ? intervint Tatïe Cindy. Il s'agirait d'une belle jeune femme, je parie qu'il ne se ferait pas prier pour tout observer en détail, mais là, vraiment, il n'y a pas de quoi passionner un garçon de son âge...

— Cindy, à certains moments tu exagères ! protesta Tata Lenya. Tu profères des énormités, je te jure !

— Des énormités, moi ? Qu'est-ce que j'ai dit d'énorme ? S'il avait à choisir entre une leçon d'anatomie basée sur ce macchabée affublé d'une vieille bistouquette toute fripée et une autre qui aurait pour support une jeune et jolie morte aux *labia* pimpantes,

je suis sûre qu'il n'hésiterait pas un quart de seconde. C'est pas vrai, mon Benoît ?

— Tu ne vois pas que tu le gênes ? Laisse-le donc déjeuner tranquille !

Aucune des Vieilles Toupies ne songea qu'il pouvait être aussi gênant pour Benoît de prendre son petit déjeuner dans la pièce où sa mère était en train de vider de son contenu la boîte crânienne de son grand-père supposé. De fait, cela ne l'était pas. Ou pour mieux dire, cela ne l'était pas plus que le reste. Le long pantin blafard ne dérangeait pas l'adolescent, au sens où il l'eût effrayé ou dégoûté. Il l'intriguait, en revanche, au point de lui faire oublier son café-chicorée et les biscuits qu'il y écrasait chaque matin de façon à obtenir une bouillie d'aspect vomitif. Songeur, il tournait autour de la table et du cadavre. Celui-ci reposait pour l'instant sur le ventre. Sa stature imposante était bien celle d'un Propinquor. Benoît avait eu parfois l'occasion de le croiser en ville. À l'image de Superbe, Aimé était un colosse. Un colosse un peu moins colossal que son frère, comme si la prééminence de ce dernier avait dû se lire aussi dans leurs volumes respectifs. Peu d'années les séparaient, et Superbe était l'aîné. Était-ce la mort, le négligé de la mort, l'espèce de fatigue absolue qui était tombée sur ses épaules, qui vieillissaient le cadet ? Était-ce la débauche qui l'avait flétri ainsi ? Aimé Propinquor était connu pour être un bringueur, un queutard fini, dont les javas défrayaient depuis toujours la chronique écorchevillaise. Sa haute silhouette passait et repassait dans les récits de Tatie Cindy qui faisaient de lui l'Ulysse d'une Odyssée bambocharde. Dans sa position présente on ne voyait pas son torse ni son visage, mais ses mollets, ses cuisses, les muscles de son dos et de ses bras ramenés contre ses

flancs, accusaient une vieillesse à laquelle Benoît ne se serait pas attendu. Ou bien, sous le drap coûteux de ses costumes taillés sur mesure, la chair de M. le maire n'avait-elle rien à envier à cette quasi-charogne ? Concentré, Benoît étudiait le cadavre, et s'efforçait en vain de retirer de cet examen quelque lueur. Mais il n'avait pas besoin de discerner les traits du mort pour savoir qu'il ne lui ressemblait guère. Louise le lui avait dit avec raison cinq ans auparavant, et ça crevait les yeux, sur les affiches annonçant presque chaque année le passage de Lola à Écorcheville pour une représentation à l'Émpyrée, c'était à elle qu'il ressemblait. Or Lola ressemblait à sa mère, une Esteral ! Par voie de conséquence, Benoît avait le type Esteral : des yeux marron en amande remontant vers les tempes, une mâchoire prognathe et des cheveux auburn, tandis que la famille du maire arborait le plus souvent des yeux clairs et ronds, un menton normal et des cheveux châains tirant sur le blond. Certes, alors que les Esteral étaient plutôt râblés, Benoît avait la jambe et le buste longs, ce qui constituait un trait Propinqueur... Cependant son gabarit n'était pas tel qu'on pût en inférer indubitablement son appartenance à cette lignée de géants. Le garçon se mordit les lèvres. Toujours le mystère, l'opacité du monde protégée par le principe d'incertitude qui paraissait régir la vie dans cette maudite cité au bord du Styx où le destin l'avait fait naître ! Est-ce qu'il existait quelque part une vérité, quelque chose qu'on pût tenir pour sûr et certain, ou bien n'y avait-il jamais eu rien de tel ? Le monde était-il de roc ou de fumée ? Aurait-il enfin, cette année, le courage d'affronter Lola ? Il ne l'avait vue, il n'avait entendu sa voix que depuis la salle, trop jeune encore pour rien comprendre aux mots terribles, malédictions, menaces,

lamentations, qu'elle proférait sur la scène de l'Em-pyrée. La première fois il était venu seul, en cachette de Louise, par une délicatesse instinctive, comme si, en venant contempler sa mère naturelle, il l'avait trahie. Sans doute avait-il mieux valu que Louise ne le vît pas suer et trembler, recroquevillé sur la peluche grenat de son siège, en attendant l'apparition de Lola. D'ailleurs cette fois-là, pour *Antigone*, il n'était pas resté jusqu'au bout. Lola jouait en force ; elle n'aimait que les rôles paroxystiques. Soudain pris de peur devant cette mère-énergumène devenue sœur tragique, ce monstre sacré roulant les yeux, s'époumonant, tendant le poing au ciel, Benoît s'était enfui en pleine représentation. L'année suivante elle avait donné *Phèdre*. Il avait tenu bon sous ses imprécations, cette fois. Suffoqué par sa présence sur scène, par sa présence au monde, il écoutait à peine les mots de la pièce. Seules comptaient leur intensité, la fantastique énergie dont Lola les chargeait. Mercredi prochain, elle jouerait *Médée*. Il avait acheté son billet dès l'ouverture des locations.

III

La voix de Louise tira Benoît de sa méditation.

— Tu tombes à pic, Benoît, tu vas m'aider à le retourner. L'intérieur du crâne doit être impeccablement nettoyé, sinon... Or il y a des recoins qu'on ne peut atteindre que par la voie nasale. Ne t'inquiète pas, il ne basculera pas, il est raide comme un fagot.

— *Rigor mortis*, laissa tomber Tatie Cindy avec solennité, avant de retrouver son ton de gouaille habituel. Bah, de son vivant il était déjà raide plus souvent qu'à son tour ! Je blaguais sa bistouquette fripée, tout

à l'heure, mais il faut être honnête : c'était un sacré bourrin ! Je me rappelle une fois...

— Plus tard, dit Louise, tu nous déconcentres. Il va falloir coordonner nos efforts, Benoît. Le patient est rigide, mais lourd comme un âne... Toi tu le prends par les épaules, moi par les genoux, et hop, à mon signal on soulève d'un coup et on retourne d'un bloc.

Benoît appliqua ses mains ouvertes sur les épaules du cadavre. C'était froid comme de la pierre, et pourtant encore relativement élastique sous les doigts. Quelque chose comme du marbre mou.

— Agrippe-le bien, tu n'as pas idée comme c'est lourd, reprit Louise.

Benoît obéit. En étreignant cette chair morte, il songea qu'il n'approcherait peut-être jamais plus près de la vérité qu'il cherchait. Même si Aimé Propinquor était son grand-père, hypothèse au demeurant toute gratuite, ne reposant que sur des on-dit, le mystère demeurerait entier quant à l'identité de son père. Il se pouvait que Lola Balbo fût née des amours furtives d'Aimé le débauché et de la hautaine, de la minérale Madeleine Esteral. Mais vingt ans plus tard, de quelle semence, prodiguée avec tout autant de discrétion et d'insouciance, était issu Benoît Brisé ?

— Prêt ?

Ses mains se crispèrent sur les épaules glacées.

— Prêt !

— On y va !

Dans un double han de déterreurs de souche, ils arrachèrent le corps de son lit d'inox et le retournèrent d'un mouvement synchronisé.

— Là ! Voilà ! approuva Louise.

La serviette qui recouvrait les fesses d'Aimé avait glissé durant la manœuvre. Le corps, nu comme un

ver, était à présent exposé sur le dos.

— Hein ? Quand je vous disais, la bistouquette : réduite à rien ! triompha Tatie Cindy.

Louise haussa les épaules et jeta la serviette sur le ventre du mort. Le regard de Benoît se fixa sur les blessures du thorax. Aimé Propinquor était mort par balles. Six balles très exactement, leurs impacts groupés sur le côté gauche de la poitrine : un suicide parfait, une réussite éclatante, la preuve de l'efficacité des machines implantées en plusieurs points d'Écorcheville. Les essais préalables à l'installation des machines *in situ* avaient été conduits par l'inventeur en personne, l'ingénieur et architecte Benito Guardicci, un des frères de Leonello, le verrier. Le troisième Guardicci, Guido, le journaliste, les avait longuement analysés dans ses articles. Ils avaient démontré que le chiffre de douze balles, les fameuses, les sacramentelles douze balles dans la peau des pelotons d'exécution classiques, était inadapté dans le contexte d'un environnement urbain. L'appareil était basé sur le principe du photomaton et visait à n'occuper sur la voie publique qu'un espace restreint. Dans l'esprit de son concepteur, sa vocation était celle d'un équipement d'usage courant, non d'un pôle d'attraction susceptible d'engorger la circulation des piétons. Il fallait aussi compter qu'une configuration offrant douze automates-fusilleurs, treize avec l'automate-officier chargé de donner le coup de grâce, et donc treize bouches à feu, aurait compliqué la machinerie et augmenté son prix de revient et ses frais d'entretien. On s'était donc rabattu sur un modèle à six fusils, avec un menu proposant une option à trois fusils, bien entendu moins chère, dans un souci de justice sociale. N'était-il pas naturel de permettre aux budgets modestes d'accéder eux aussi à ce mode d'au-

tolyse moderne ? L'automate-officier était lui-même débrayable à volonté, ce qui réduisait d'autant le coût de la séquence. Un an après la mise en service, les statistiques permettaient d'observer que le gros de la clientèle s'en tenait à la formule à six balles. Seuls les plus démunis se contentaient de trois. Fort de cette constatation, Benito Guardicci envisageait d'introduire malgré tout la formule à douze balles, assortie d'un tarif plus élevé, dans les beaux quartiers d'Écorcheville. Justice n'est pas nivellement ; une clientèle aisée peut se montrer exigeante et réclamer un traitement VIP jusqu'à son dernier souffle. Une autre leçon tirée de la première année d'exercice était que le coup de grâce – payant – était souvent considéré comme superflu par les petites gens, étant donné la précision radicale de la salve lâchée par le peloton mécanique. A-t-on jamais vu personne survivre à six, ou même à trois balles en plein cœur, selon la formule retenue par l'utilisateur ? Ou bien, avec une naïveté enfantine, s'imaginait-on que ce projectile, le dernier, celui qu'on recevait en principe après avoir perdu conscience, *faisait mal*, sous prétexte qu'il était tiré à bout portant ? En tout cas, pour beaucoup l'argent du coup de grâce était de l'argent gâché, et l'on s'épargnait volontiers cette dépense. Aimé Propinquer lui-même s'en était dispensé. Avarice ? Sûrement pas ! Cet homme-là avait donné tout au long de sa vie l'image d'une prodigalité sans bornes. Ce n'était pas à l'instant du trépas qu'il allait s'amender. Coquette-rie, plutôt, chez lui. Si le corps était décati, le visage était demeuré beau jusque dans la vieillesse et la mort. Quand on les croisait en ville, le mot « patricien » montait à la bouche, que ce fût à la vue de Superbe ou à celle d'Aimé. Celui-ci était loin d'avoir mérité un tel titre, évocateur d'une haute conception de sa

famille et de soi-même, et dans les meilleurs des cas, de vertus civiques et politiques. Il n'avait guère donné là-dedans, et même il faisait profession de s'en moquer. Patricien de la bamboula, aristocrate de la faridon, ça oui, avec ce mélange de morgue et d'élégance qu'on appelle la *classe*, et un visage qui lui valait toutes les indulgences. Sans doute s'était-il refusé à abîmer ce beau masque, peut-être dans la vague idée qu'il pourrait encore s'avérer utile? En théorie la machine de Benito Guardicci était parfaite. Un ingénieux dispositif commandait le pointage des armes et permettait à chacun d'ajuster leur tir convergent en fonction de sa taille et de sa corpulence. Une fois le prix encaissé par le biais d'un écran tactile et d'un banal monnayeur, de minces arceaux de fer se refermaient d'eux-mêmes sur l'autocondamné pour l'immobiliser et le maintenir dans la bonne position. Pour ce qui était de l'escamotage du corps à la fin du processus, une trappe s'ouvrait derrière le poteau, celui-ci pivotait sur lui-même et s'inclinait vers l'avant tandis que les arceaux rentraient dans leurs logements. Le cadavre libéré tombait dans une bière provisoire qui coulissait ensuite dans une morgue à barillet. Une équipe municipale passait soir et matin à bord d'un fourgon sanitaire pour la vider, la nettoyer, approvisionner le peloton en munitions et emporter les corps. Tout cela fonctionnait de la façon la plus satisfaisante. Cependant l'imperfection inhérente aux œuvres humaines s'exprimait dans une infime part d'impondérable. Suivant la tension nerveuse et musculaire du sujet à la seconde où la salve le foudroyait, il arrivait qu'en s'effondrant il tournât plus ou moins la tête, ou qu'il la renfonçât plus ou moins dans ses épaules. Véhiculé sur un petit chariot guidé par un rail, l'automate-officier reconnaissable à son épaulette

et à son pistolet glissait jusqu'à la hauteur du moribond présumé. C'est à ce stade que les calculs de l'inventeur et l'étalonnage si minutieusement étudié par lui pouvaient être pris en défaut par le facteur aléatoire du degré de réactivité du sujet à la commotion provoquée par les balles. Le coup de grâce, si cette option avait été choisie, pouvait alors aussi bien atteindre la tempe, comme il est de tradition, que frapper en pleine figure, de biais ou de face, fracassant le front ou le menton, crevant un œil ou arrachant le nez à moitié. De tels dérapages n'étaient pas du goût des familles, auxquelles le défunt était rapporté dans un état déplorable. Le bruit de cet inconvénient s'était répandu, contribuant sans doute à la désaffection qui touchait le coup de grâce, puisqu'on était sûr de recevoir son content de mitraille sans avoir besoin d'en user. Tous ces détails, Benoît les tenait de Louise, à qui rien de ce qui avait trait à la mort n'était étranger. Leonello Guardicci, qui lui fournissait les yeux de verre destinés aux créatures qu'elle naturalisait, ne tarissait pas sur l'invention de son frère.

Donc, le profil de médaille d'Aimé Propinquor était intact, l'usure et l'empatement dus à l'âge mis à part. Nul projectile n'avait fracassé son crâne. Sur ses joues, ses favoris neigeux bouclaient comme hier. Sa bouche ourlée semblait prête à lancer le compliment ou l'invite galante. Louise n'avait pas eu le temps de l'énucléer. Ses paupières closes abritaient encore ses yeux dont toutes les femmes de la ville, honnêtes ou non, se rappelaient l'éclat rieur et caressant.

— Qu'est-ce qui a bien pu l'amener à glisser des pièces dans la machine de l'Italien ? s'interrogea Tatïe Cindy à haute voix. Un homme comme lui, finir

comme ça, en pauvre bougre fatigué de la vie ! Fatigué, lui ? Je l'ai vu à l'œuvre. Il n'en avait jamais assez, il crevait les femmes sous lui comme un cavalier des juments, même pas comme un cavalier, comme un cocher, ou plutôt comme un aurige, deux, trois bêtes en même temps, des fois quatre, tout un quadrigé d'amour qu'il conduisait avec maestria. Un surhomme ! Et le voilà, nu, blanc et froid sur le billard de Louise, un pauvre petit oiseau d'homme. Quelle misère que la chair ! Décidément, il avait rendez-vous avec les Guardicci : il devra sa mort à l'ingéniosité de Benito, les yeux de sa momie à l'art de Leonello...

— Et à la plume de Guido sa nécrologie dans le journal ! compléta Tata Lenya avec un petit rire.

Les frères Guardicci étaient les fils d'un immigré italien arrivé quarante ans plus tôt à Écorcheville. Ils avaient mené leur barque dans des directions divergentes, et réussi de façon très inégale. Leonello, l'artiste, n'avait pas le sens du commerce et végétait malgré un talent reconnu par tous. Guido s'était hissé à la direction d'un des deux quotidiens locaux. Envieux, venimeux, mais peureux, on pouvait être sûr qu'il aurait à cœur de tresser lui-même, au mort d'aujourd'hui, la couronne de lauriers que méritait le frère du principal actionnaire de son journal, car Superbe avait de l'argent partout. Le troisième Guardicci, Benito, l'homme des pelotons d'auto-exécution, était monté beaucoup plus haut qu'un rez-de-chaussée de presse ou un atelier d'artiste. Ingénieur à succès, architecte en renom, il nourrissait encore d'autres projets grandioses. Il avait la confiance du maire. Allait-il la conserver après le suicide d'Aimé ? Que pensait Superbe Propinquo de ces engins, à présent qu'un de ses proches y avait eu recours ? En même temps que le corps, livré directement par le fourgon

d'entretien des machines, Louise avait reçu hier soir les instructions, non du maire, mais de son éminence grise. Aranelle, le secrétaire général de la mairie, était entré à l'hôtel de ville vingt ans auparavant comme grouillot. Se rendant indispensable, il s'était hissé en deux décennies aux plus hautes responsabilités non électives de la cité. De l'avenir des fusilleurs automatiques, de l'éventuel retournement du maire à leur sujet, il n'avait soufflé mot. Il avait seulement spécifié ce qu'on attendait de Louise : un embaumement à l'égyptienne, du plus haut standing, avec natron de toute première qualité, bandelettes de lin vierge, et cetera... Le corps d'Aimé serait conservé dans un sarcophage de pierre au sein du mausolée Propinquo, qui écrasait de sa masse d'inspiration gothico-byzantine le cimetière d'Écorcheville.

— Au fait, Benoît, M. Aranelle veut te voir, dit Louise tout en introduisant avec délicatesse dans la narine droite du cadavre un long instrument à tige souple s'achevant en une étroite spatule de fer à l'extrémité recourbée.

L'adolescent s'étonna. Qu'est-ce qu'un personnage aussi important que le secrétaire général pouvait bien lui vouloir ? Comme il exprimait cette interrogation à haute voix, Tata Lenya émit l'hypothèse que ce désir fût en relation avec les liens d'amitié qu'il entretenait avec Onagre, le petit-fils du maire.

— C'est bien vu, approuva Tatie Cindy. Tout le monde sait qu'il se fait du souci pour l'avenir, depuis la mort de son fils. Et qui ne s'en ferait à sa place, avec des petits-enfants pareils ? Onagre n'a rien dans le crâne, qu'un peu de fumée d'échappement flottant au-dessus d'une flaque d'huile de vidange, comme dit si bien le commissaire Dupassé, avec qui j'ai conservé les meilleures relations... Quant à ses sœurs, Alcyone

et Bételgeuse, elles sont tarées. Dupassé me disait l'autre jour qu'entre leurs excentricités et les accidents d'autos d'Onagre, il passait presque tout son temps à étouffer des affaires mettant en cause les rejetons Propinquor.

Benoît se rembrunit. Il n'aimait pas qu'on dise du mal de ses amis, fût-ce le mal le mieux fondé. Il ne fréquentait guère Alcyone et Bételgeuse Propinquor, la demoiselle parme et la demoiselle citron, comme on les appelait, effectivement connues pour être des demi-folles vicieuses et cruelles. En revanche leur frère aîné, Onagre, faisait partie de la petite bande qu'il formait avec Cambouis et Fille-de-Personne.

— Onagre est passionné de courses automobiles, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour le mépriser ! s'insurgea-t-il.

Tatie Cindy agita ses mains grassouillettes en un geste apaisant.

— Qui a dit que je le méprisais ? Onagre Propinquor a dix-neuf ans et il est destiné à hériter de la plus grosse fortune d'Écorcheville. Il sait tout juste écrire son nom et ne pense qu'à rouler aussi vite que possible sur la corniche. S'il se tue un jour, on n'aura qu'à graver *Tut-tut-vroum-vroum* sur sa pierre tombale, et tout sera dit.

— Allons, Cindy, ne sois pas mauvaise langue. Onagre est un brave garçon. Il a toujours un mot gentil quand il vient à la maison, et même une fois il m'a offert des fleurs ! protesta Louise qui voyait la moutarde monter au nez de son fils adoptif. Cela dit, Lenya a sans doute raison, ce doit être à propos de lui que M. Aranelle désire te parler, Benoît. À moins que...

— À moins que ? demanda Tata Lenya.

— Non, rien ! dit Louise en haussant les épaules.

— Comme c'est agaçant, cette façon que tu as de commencer à dire les choses et puis d'y renoncer et de laisser tes interlocuteurs sur leur faim ! Allons, vide ton sac : à moins que quoi ?

— Mais non, rien, je vous dis ! J'ai failli penser que... Mais non, finalement, rien.

Tata Lenya eut une moue excédée et leva les yeux au ciel.

— Je devine, moi ! ricana Tatie Cindy.

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que tu devines, dis-le ! implora Tata Lenya.

— À moins que... À moins que... minauda Tatie Cindy. À moins qu'Aranelle, c'est-à-dire Superbe, parce qu'Aranelle, hein, ce n'est jamais que la Voix de son Maître... À moins que Superbe ne s'intéresse vraiment à Benoît !

— Mais pourq... Ah, je vois ! Tu veux dire...

Troublée, Tata Lenya regardait alternativement Louise et Cindy, non sans lancer de temps à autre un regard presque effrayé en direction de Benoît.

— Eh ben oui ! reprit Cindy. Benoît est peut-être le petit-fils d'Aimé, si celui-ci est bien le père de Lola. En foi de quoi Benoît serait le petit-neveu de Superbe, le petit-cousin d'Onagre et de Bételgeuse et d'Alcyone par-dessus le marché. Or, souvenez-vous que les Propinquor ont le sens de la famille.

— Superbe aurait tout de même attendu dix-sept ans pour s'en souvenir, objecta Tata Lenya.

— Qui sait ? Louise vit depuis des années et des années des travaux qu'il lui commande ou lui fait commander par la ville... Je me trompe, Louise ?

Que la remarque de Tatie Cindy la contrariât ou que l'extirpation d'un bout de matière cervicale récalcitrant par le sinus droit du gisant exigeât toute son attention, Louise secoua la tête sans répondre.

— Ah ça ! Benoît pourrait bien avoir un avenir, si les Propinquir s'en mêlaient, observa Tata Lenya.

Benoît se rebiffa. Un avenir ? Comme s'il n'était pas capable de s'en faire un lui-même ! Comme s'il attendait après eux ! Il avait sa musique : ce serait ça ou rien.

— Bien sûr, mon chéri, bien sûr, plaida Tata Lenya. Mais si les Propinquir te donnaient un petit coup de pouce, tout irait plus vite. Regarde ta mère... Du jour au lendemain elle est partie en tournée, elle a joué dans le monde entier, elle est devenue une vedette.